



L'IMPRIMERIE

En 1756, j'étais parti à Lyon, pour imprimer ma première gazette, car il n'y en avait pas là où j'habitais : en Bourgogne. Les lieux étaient déserts et il n'y avait pas de panneau indiquant le nom de l'imprimerie. Le cadenas qui fermait la porte était tellement vieux et rouillé qu'il s'ouvrit sans que j'eusse à mettre la clé dedans. J'entrais dans l'énorme bâtiment et contemplais la fameuse invention de Gutenberg. Elle était poussiéreuse, mais je distinguais ma chevelure brune, mes grands yeux bruns, mon petit nez et mes fines lèvres dans le reflet métallique de l'imprimante. Je remarquai un cheveu blanc (sûrement dû à mes 40 ans). Lorsque tout à coup, mes cheveux virèrent au blanc ! Je criai puis me dis que c'était probablement mon imagination, car ils redevinrent bruns quelques instants plus tard. Mon collègue me rejoignit, il me salua et nous imprimâmes le premier livre.

Une fois toutes les pages imprimées, nous les assemblâmes pour faire la gazette et nous observâmes : il y avait écrit le titre, Jean Dupont (moi) et Francis Fabre (mon collègue). Mais le reste des pages étaient rempli de seulement 2 à 3 caractères par page. Il y avait dans la salle seulement l'imprimante et une grande et sombre horloge en bois indiquant 23h23. Mon collègue, superstitieux, toucha son nez et du rouge «Tu y crois vraiment ?! lui demandai-je.

- Oui, et cela te pose un problème ? Rétorqua-t-il

- Eh bien oui, venant d'un philosophe... répondis-je. Mais ne nous querellons pas pour si peu.»

Nous allâmes chacun nous coucher dans notre chambre. C'était de petites chambres d'ouvrier pas très bien meublées avec un petit lit en métal qui avait l'air peu confortable. Il y avait aussi un bureau avec un pot rempli de crayons et une pochette remplie de documents. Je m'endormis facilement malgré l'inconfort du lit et l'atmosphère étouffante de la chambre.

Le lendemain, la chambre était dans un état chaotique : le pot de crayons et la pochette étaient vides et leurs contenus éparpillés au sol alors qu'ils étaient intacts. Comment leurs contenus pouvaient être à terre alors que la pochette et le dossier étaient parfaitement droits ? me demandais-je intérieurement. J'allai déjeuner dans la cuisine. Je me posais plein de questions et je fis la conclusion que j'étais somnambule.

La cuisine et la salle à manger n'étaient pas très bien meublées non plus. Il y avait seulement un garde-manger et une armoire remplie de peu de vaisselle. J'entendis un cri, Francis arriva en courant et me cria : « Les affaires de ma chambre sont toutes renversées !

- Il s'est passé la même chose dans ma chambre. C'est sûrement comme moi, tu dois être somnambule. Lui affirmais-je pour le rassurer.

- Mais non, c'est parce que je n'ai pas jeté le sel par-dessus mon épaule gauche. Ce que tu peux être lent parfois. dit Francis.

- Francis, tu es incorrigible...

Nous finîmes de déjeuner en discutant de ces mystérieux événements.

Nous allâmes ensuite dans la salle de l'imprimerie et nous feuilletâmes la gazette imprimée la veille. Il n'y avait que 2 ou 3 caractères imprimés sur chaque page, assemblés, ils donnaient : « êtes-vous sûrs de vouloir regarder les caractères saisis ? » C'était pourtant ce que nous comptions faire. « J'avais raison, j'aurais dû jeter le sel par-dessus mon épaule gauche ! s'exclama Francis

--Au lieu de dire n'importe quoi, regarde les caractères saisis, ce n'est sûrement qu'un vagabond, je te rappelle que la porte ne se verrouille pas. Lui ordonnais-je.

-C'est pourtant les bons caractères... souffla Francis.

Tout à coup, un énorme « boum » retentit dans toute la salle. « Reste ici, dis-je, à mon collègue, je vais aller voir ». Mais après 15 minutes de recherche sans résultat, je retournai voir mon collègue, mais il n'était plus là. Je cherchais de partout en criant son nom. Aucune réponse. Après ½ heure de recherche sans résultat, j'allai ouvrir l'imprimante, sans trop d'espoir... Il y avait des morceaux de Francis étiqueté avec leur nom. Par exemple, sur chacun de ses yeux il y avait écrit œil. Il manquait seulement son cerveau. Je sortis chaque morceau de Francis sans cesser de me répéter : « ça doit être un vandale qui va faire du trafic avec son cerveau ». Je rassemblai mes affaires, pris des taies d'oreiller, mis les dépouilles et sortis. Une fois dehors, je pris une pelle et creusa un trou « tu comprends Francis, je ne veux pas être en prison alors que je n'ai rien fait, lui dis-je. » je mis les taies dans le trou et les recouvris de terre.

20 ans plus tard, je me dirigeais chez ma fille dans Lyon, lorsque je vis une autre imprimerie avec le nom de l'entreprise que j'avais choisi pour imprimer ma gazette. Alors, reconnaissant les lieux, je me dirigeai vers l'autre imprimerie pour comprendre. Je repensais aux funestes événements et me demandais : « À qui appartenait l'imprimerie ? » Rien n'avait changé depuis 20 ans, elle était toujours aussi délabrée. J'entrai dans la salle et m'approchai, j'étais comme hypnotisé. Mais alors, dans un bruit de métal et de bois qui fit comme un rugissement, je vis deux longs bras noirs et ensanglantés sortirent de l'imprimante et se diriger vers moi...